

## UN MARIAGE POUR L'AUTRE MONDE

(Suite.)

Pour expliquer cette sorte de contradiction, on a besoin de se dire que, pour la plupart, ces futurs colons étaient passés à fleur de corde, et, tout au moins, qu'ils avaient coudoyé les galères. Quant aux femmes, n'avaient-elles pas été enlevées à l'atmosphère pestilentielle des prisons, où plus d'une d'entre elles se croyait condamnée à finir ses jours.

Ce n'était pas, sans doute, le fructueux et plaisant vagabondage dans Paris qui leur était promis au sortir de la grange du Havre : mais, au delà des mers, ils allaient reconquérir une sorte de liberté qui, moins lucrative à exploiter que la première, leur livrait, cependant assez d'air et d'espace pour que leurs vices pussent y respirer à l'aise et pour donner carrière à leurs mauvais penchants.

Aussi fallait-il voir et fallait-il entendre tout ce qui se passait là-dedans, et tout ce qui se criait de l'une à l'autre salle, à travers les interstices des planches de la cloison, où se croisaient les paroles, où les regards pouvaient même se glisser.

La pauvre Mauricette, accroupie dans un coin, se tenant à l'écart du tumulte et du tourbillon de ses compagnes, malgré le temps qui s'était écoulé depuis son arrestation, malgré le contact impur qu'elle avait subi depuis douze jours, ne comprenait rien encore à tout ce cynisme qui la révoltait : elle ne voyait qu'un motif de larmes et d'effroi dans les étranges paroles qui soulevaient des rires interminables.